

Lurelu



Francis Back : le défi de l'histoire

Francine Sarrasin

Volume 40, Number 3, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

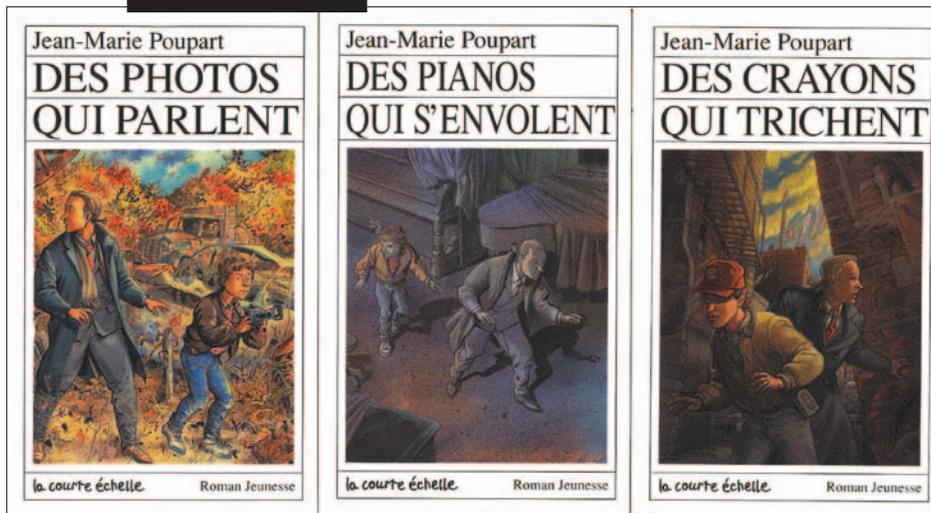
[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2018). Francis Back : le défi de l'histoire. *Lurelu*, 40(3), 81–82.

Francis Back : Le défi de l'histoire

Francine Sarrasin



81

En octobre dernier, l'artiste illustrateur Francis Back est décédé. Que vive son œuvre! Se pencher sur son travail, c'est entrer dans une réflexion très complexe. Bien sûr, les formes, les couleurs, la mise en place des divers éléments au sein de la composition contribuent à sa mise en lecture. Dans la transmission du savoir associé au texte, l'illustration a une mission bien précise. Elle habille et prolonge l'effet de sens et donne aux mots une réalité autre, plastique. Du coup, elle développe une grande part d'imaginaire. En tant que lecteurs, se soucie-t-on de vérifier l'exactitude des informations révélées par l'image? Ne peut-on imaginer que, parfois, la liberté de l'artiste puisse mettre l'accent sur un aspect plutôt que sur un autre et que, d'une certaine manière, la perception globale de l'œuvre en soit altérée? Mais alors, où est le vrai, où est le bon et le beau? Dans l'art de l'illustration, la part de vrai est-elle indispensable?

Il est fascinant de penser qu'un artiste comme Francis Back a été, toute sa vie, aussi soucieux d'histoire et du respect des sources. Que sa démarche créatrice se soit doublée d'un volet scientifique et que les deux facettes de son travail se soient toujours conjuguées ainsi. S'il a été illustrateur, Francis Back était aussi historien. À preuve, les heures de recherches effectuées dans les archives et documents d'époque. Rien n'était laissé au hasard. «L'art de l'illustration historique, c'est de montrer ce qu'on sait et d'éviter de montrer ce qu'on ne sait pas», disait-il à Isabelle Paré dans *Le Devoir* du 15 juin 2012. L'honnêteté est de mise.

Récit d'aventures

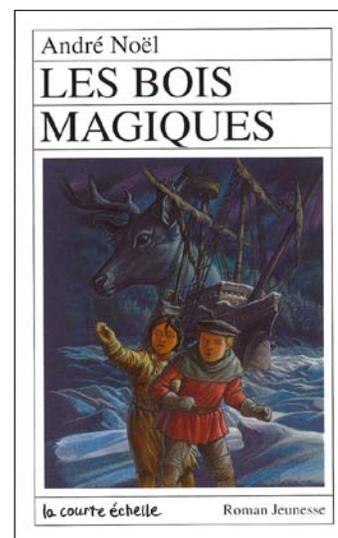
Et si on parle de fiction, alors, c'est la vraisemblance qui prime. Il faut voir comme ses pages couverture de romans d'aventures sont loquaces. Chaque fois, un moment court du récit se trouve immortalisé dans une formule resserrée : la mise en scène est efficace, l'amorce prend ici de la vigueur

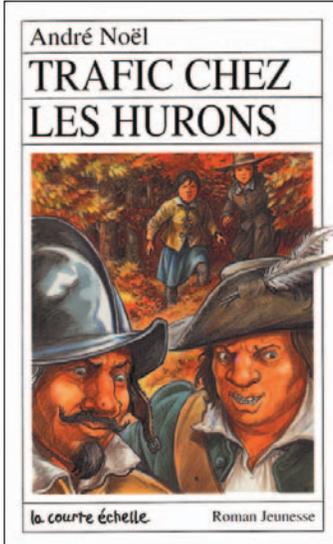
et stimule la lecture. Toutes ces planches montrent des protagonistes qui interagissent en duo. Captés sur le vif, leurs visages interrogent l'alentour, ils cherchent. Ils proposent la quête de quelque chose qui est ailleurs, dans le livre. Moment d'attention, moment d'arrêt. Parfois, le premier plan est dégagé et donne un accès privilégié aux personnages. Les histoires de Jean-Marie Poupart *Des photos qui parlent*, *Des pianos qui s'envolent* et *Des crayons qui trichent* proposent une sorte de combinaison sérielle. Chaque page couverture capte une scène sur le vif, devant l'instantané des regards et dans le silence des attitudes. Qu'il soit paysage d'automne, arrière-cour de ville ou intérieur d'une maison grise, le décor fige la séquence... Et chaque fois, on y effectue le même mouvement de lecture d'un personnage à l'autre. Il y a du théâtre dans la gestuelle des mains, dans la position des pieds, dans l'extrême attention portée. Le petit moment figé là crée une tension et sert d'entame. Il annonce, préfigure et situe. Avec deux personnages, orientés de part et d'autre, en séquences, le dynamisme de la présentation interpelle le lecteur et attise l'intérêt. À n'en pas douter, il va se passer quelque chose.

Présence amérindienne

Dans d'autres récits d'aventures, il n'est pas rare de découvrir la présence autochtone au cœur de l'image. Une présence toute concrète et actuelle même si, par certains de ses aspects, l'histoire illustrée endosse un caractère irréel. Tout, dans la page couverture du roman *Les bois magiques* d'André Noël, tout est dirigé vers la gauche. Bien campés au premier plan central, les personnages opposent leurs couleurs chaudes à l'environnement froid et bleuté. Ils animent la scène, voient, montrent et parlent. Et c'est la petite Amérindienne qui, dans un geste déterminé, initie l'intervention. Nul besoin d'exploiter ici le caractère plutôt folklorique

de cette présence autochtone : ce qui importe, c'est le rapprochement entre les deux protagonistes, dans l'image comme dans l'action. Seul, le vaisseau contrarie le mouvement en croisant, par ses mâts, l'oblique formulée par les regards, la gestuelle des enfants et l'énorme tête du cerf. En fermant l'horizon dans le haut, cet élément de décor que constitue le bateau s'opposerait donc à tout ce qui est vivant. L'histoire des bois magiques passe ainsi du réel à l'imaginaire, du monde concret au monde fantastique et l'illustration fait de même. Les jeux de proportions entre les divers éléments contribuent à ce phénomène. Comment justifier en effet les dimensions somme toute assez réduites du bateau en regard de cet animal si gros? Comment justifier la taille de nos deux héros dans une telle scène? La composition d'une page couverture de roman a un rôle très particulier à jouer : en plus d'annoncer le sens du récit, elle en fait la promotion, ramasse l'essentiel, le résume, mais se garde de tout dire. Il y aurait autant à découvrir dans ce qui n'est pas dit que dans ce qui est montré. Et peut-être plus!





Avec ce formidable souci du détail, les images de Francis Back ont, bien souvent, un aspect documentaire. Elles informent. Dans *Trafic chez les Hurons*, d'André Noël, ce ne sont pas les Hurons qu'il isole sur la page couverture, mais deux malfaiteurs blancs qui semblent avides de mauvais coups. Placés en gros plan au bord de la page, tellement près du spectateur qu'il y a débordement du cadre, ils ont le regard méchant de la convoitise. Cette façon de faire s'apparente chez Back à certaines techniques cinématographiques où l'exploitation de plans serrés dynamise subitement l'intervention principale, pendant que deux autres personnages se découvrent de loin, dans la profondeur de l'image. Placés à une certaine distance derrière les mécréants, ils semblent parfaitement attentifs à ce qui se trame. Dans une telle page couverture se trouveraient réunis l'idée du mauvais coup à venir (le projet) et son anéantissement (la résolution que préparent les enfants Ahonque et Pierre). Cette fois, le mouvement de lecture passe du couple du devant vers celui de l'arrière, avec ce qui semble être un peu de décalage formulé dans le décor. Tout est dans la manière. Dans le choix de montrer ou non.

Les sources de l'inspiration

Francis Back a toujours eu le souci de l'exactitude historique. Loin d'être une entrave à la création artistique de l'illustrateur, cette façon de faire aurait été, pour lui, un ferment, une nécessité et un immense défi. Comment, en effet, se soumettre à la vérité de l'histoire en créant quelque chose de nouveau? Comment proposer une imagerie originale en se basant sur des éléments concrets bien ancrés dans le réel? «On pourrait croire (disait Francis Back) que, pour un artiste, la documentation est un pur fardeau, mais elle est au contraire une

excellente source d'inspiration quand on a choisi ce métier. Le simple fait de rendre une image vivante, de sortir de l'ombre un document d'archives inédit, c'est un sentiment vraiment fantastique!» Au fil des ans, Francis Back s'était construit une solide réputation : on le considérait à juste titre comme la personne-ressource, la référence, en ce qui a trait aux données historiques, particulièrement pour les réalités de la Nouvelle-France. Il faut voir de quelle façon ses œuvres s'acquittent de cette mission. «Faire revivre notre passé, c'est mettre en images le patrimoine» sans que rien ne paraisse étriqué ou forcé. Francis Back avait ce talent. Il savait organiser l'ensemble de ses compositions pour que filtre chaque fois une part importante d'invention.

À l'instar de son célèbre père, Frédéric Back, qui avait longuement et patiemment fouillé d'innombrables documents d'archives pour établir, en toute cohérence, sa grande verrière du métro Place-des-Arts et produire, en 1967, avant même que des livres sur le sujet ne soient écrits, une histoire de la musique en terre canadienne, Francis Back s'acharnera à vérifier les sources historiques et les actes notariés, afin d'atteindre la vérité. Les costumes, les armes, les lieux et les objets seront ainsi dessinés de manière crédible sans l'aléatoire de la fantaisie artistique. Bien sûr, il s'agit de créer des images belles, mais il faut aussi et surtout qu'elles soient justes.

Le timbre-poste

Tout ce qui a trait à l'histoire est source d'intérêt pour l'illustrateur. Sa production sera ainsi extrêmement diversifiée : panneaux d'interprétation pour les parcs nationaux et les musées, articles et publications historiques, livres scolaires, films historiques... Il devient donc normal qu'on s'adresse à lui pour illustrer des moments forts du pays. Mais, contrairement aux représentations qui sont faites ailleurs, son

œuvre ne consacre pas dans l'imaginaire collectif un moment précis de célébration officielle. Chez Francis Back, les héros de l'histoire ne posent pas pour la postérité. Ils sont montrés actifs, vivants. C'est une part de leur quotidien qui est livrée. Ainsi en est-il du timbre-poste commémorant les cérémonies du 400^e anniversaire de Québec. De son bateau, à gauche, Champlain s'avance vers la rive et considère, de loin, les progrès de l'établissement de la future ville. Fort bien détaillé, le dessin de son navire, toutes voiles tendues, occupe la presque moitié de l'image pendant qu'un petit groupe d'Amérindiens, à droite, vient à sa rencontre en canot. L'aller-retour que l'œil effectue ici est celui de la conquête affirmative du territoire (Champlain debout à bord de son navire) alors que les autochtones, tout aussi actifs, sont montrés assis et plus bas dans l'image. Deux mondes parallèles, un noir et l'autre marron. Deux mondes qui ne se touchent pas vraiment. La formulation du bateau français oppose son dynamisme au trait plus sourd du cap Diamant, du canot et des Amérindiens sur la rive. Et le moment de l'histoire inscrit, comme une épitaphe, sa date tramée dans les nuages, 1608 au-dessus de la ville.

Pendant plus de trente ans, Francis Back s'est fait l'artisan de l'histoire, de la grande histoire qu'il a honorée de ses travaux. Toute de respect et d'honnêteté, son œuvre s'est quand même permis l'audace subtile de passer par le réel historique pour aller plus loin. Beaucoup plus loin. Oui, que vive son œuvre!



Note

1. Entretien avec Éric Major, «Mettre l'histoire en images», *Cap aux Diamants*, n° 116, hiver 2014.

